

LA PEAU DE LA GRANDE OURSE

De Suzanne Joubert



Mise en scène : Emmanuel Strauss

Avec Claire Golliot et Sabrina Manac'h

Photos : Delphine Arras

Durée : 40 mn

Ce projet est soutenu par le Théâtre de la Jonquière. La compagnie est en résidence à l'année au centre Binet. La compagnie a reçu l'aide de l'Arcadi dans le cadre des plateaux solidaires.



LES ORIGINES DU PROJET

L'histoire de cette pièce, c'est avant tout une rencontre entre deux comédiennes, Sabrina et Claire ; une envie de travailler et de créer ensemble. L'aventure commence là...

Après plusieurs mois de recherches vaines du Texte, de celui qui apporte ce frisson à l'échine, celui qui touche les sens et les émotions, Sabrina prend au hasard un livre sur une bibliothèque d'une des librairies qu'elle côtoie, la couverture collait aux autres, un seul exemplaire, celui de La peau de la Grande Ourse de Suzanne Joubert. Un titre qui séduit, une lecture qui transporte.

PRESENTATION DU TEXTE

Une pièce contemporaine qui se compose de six monologues, des « chromo » selon les termes de l'auteur. « Chromo » de femmes qui se racontent par touches de couleurs, par esquisses, par grands coups de pinceaux parfois ; elles se livrent telles qu'elles sont, entre ombre et lumière. Comme une évidence, les comédiennes rencontrent alors deux personnages : Lia et Claire. L'aventure se poursuit...

Deux femmes, deux choix de vie; Lia en lutte contre le système, Claire en lutte pour y survivre. Deux vies que tout oppose mais pourtant elles se rencontrent dans leurs faiblesses et leurs échecs ; deux solitudes de femmes en rupture avec leur temps qui tentent de trouver un sens dans un monde qui va trop vite pour elles.

Lia et Claire revivent des moments passés, elles livrent leur témoignage dans lequel elles incluent le spectateur en le prenant directement à parti. Une mise à nu de leur âme tel un accouchement d'elles-mêmes qui ne se fait pas sans douleur. Elles sont toutes deux accompagnées: pour Lia, il y a Marc; pour Claire, il y a Serge. Les relations sont différentes mais chacune éprouve de la difficulté à communiquer avec l'autre. La parole comme moyen de communication est ici inutile, silences et doutes sont le lot de toutes deux.



Elles sont en bataille.

Lia se bat contre le "géant andalou", le supermarché de la plaine où elle travaille. Elle ne veut pas devenir comme tous ces autres employés dont le travail est leur vie, le travail aliénant où l'on passe de statut de personne à celui de fonction. Elle clame sa différence en invoquant l'histoire de ses ancêtres, de ses terres, de ses milles oliviers de la colline qu'elle dit posséder depuis plus de mille ans. Elle livre alors un combat à la David et Goliath.

Claire est une femme qui a pu rêver d'une vie meilleure, mais consciente de la réalité du monde, dotée d'un esprit pragmatique, mère, elle ne prétend à rien d'autre que d'avoir une situation assez confortable pour vivre convenablement avec sa famille. Claire recherche la normalité : payer ses crédits, emmener Jeanne à l'école, lui payer le cartable en promo. Son drame va se jouer du fait que Serge la conduit dans une situation extraordinaire et qu'elle n'en aura aucune explication.

Chacune éprouve de la difficulté à donner sens à son combat ; transpire le sentiment d'impuissance chez toutes deux. L'auteur livre une critique du monde de la compétitivité, de la surconsommation, qui caractérise les heures que nous vivons aujourd'hui, de la difficulté de l'individu à trouver sa place.

Sans jamais expliciter la critique, Suzanne Joubert nous livre ces personnages dans une parole aux sonorités évocatrices, dénuée de jugement, témoignages de femmes perdues dans un environnement qui les rejette. Suzanne Joubert utilise une syntaxe où les non-dits, les silences lourds de sens sont tels des bouteilles jetées à la mer.



Note de mise en scène

L'impuissance de Lia et Claire reflète la nôtre face au système capitaliste, machine créée par l'homme, qui va inexorablement vers sa perte. Nous sommes nos propres dieux destructeurs conscients de la fin prochaine de notre système.

Comment vivre dans un monde qui expire ?

Nous sommes aux limites de notre système. Nous prenons conscience d'un besoin de renouveau.

Nous partons du principe que Lia et Claire sont mortes toutes deux prématurément, broyées par le système. Elles reviennent nous livrer leur histoire pour s'en délivrer. Elles sont animées par la vie et l'espoir, agitées au début elles retrouvent leur tranquillité à la fin. Elles sont ensemble sur scène. Chacune à son histoire mais intimement lié l'une à l'autre ; des destins croisés. Nous travaillerons sur le corps jusqu'au dépouillement du geste, en passant par la danse.

Nous utilisons l'image de l'autoroute comme symbole de notre monde où tout va toujours plus vite plus loin sans prendre le temps nécessaire de respirer. Une autoroute qui conduit pourtant à la même destination.

L'autoroute devient un lieu de passage dans la mise en scène, comme les limbes dans lesquels Lia et Claire se livrent et se délivrent.

LA SCENOGRAPHIE

Nous voulons utiliser la vidéo comme « écran de leur conscience ». Des images qui font écho à chaque personnage. Elles revivent si la temporalité moment de vie qu'évoque chaque des moments du passé comme était brisée.



Note de L'auteur

Lia et Claire appartiennent à la même famille de gens convoqués dans mes textes, des gens de tous les jours, des outsiders comme on dit.

De ceux sur qui personne n'irait parier un dollar. Comme pour beaucoup d'entre nous en somme. Ceux dont "l'histoire" ne représente aucun intérêt ni pour les télévisions, ni pour les magazines mais qui, pourtant, VIVENT. Ce sont depuis toujours, enfin depuis que j'écris, ces trajectoires-là qui s'imposent. Et ça, c'est valable pour tous mes textes, c'est valable pour La Peau de la Grande Ourse, pour Le Funiculaire, pour Les Chants de l'ordinaire, c'est valable pour Corps présent et pour Des jeunes gens aussi et pour le reste.

Des trajectoires tragiques et ridicules, mais d'un ridicule partagé, d'un ridicule qui nous renvoie à notre propre bataille dérisoire d'être au monde. Car il ne s'agit pas de donner dans la déploration mais de tenter de se tenir juste du côté de la vie, en prenant acte de ce qui en fait le sel et le désastre.

Pour m'approcher au plus près, de ces vies, j'opère des sortes d'exagérations de moments et d'espaces donnés, des exagérations d'états isolés du monde. Et je me pose là, juste là et pendant un temps, nous partageons ces figures et moi ce qu'elles ont à vivre. Entre elles et moi, entre nous, il y a l'écriture. C'est elle qui mène la danse. Elle nous tient ensemble. C'est fragile ce lien, c'est comme une appartenance. Qu'une phrase tourne mal et la relation peut se défaire, comme un amour qu'un geste malheureux ébranle. Et l'écrit est foutu. **Suzanne Joubert**



Emmanuel Strauss, metteur en scène, comédien, passionné par le théâtre moderne et classique, amoureux des mots, il a été formé au Cours Florent par Michel Fau, Phillipe Joiris. Il travaille sous la direction de S. Lastreto, J.J Rieux, Philip Berling...et joue sur les scènes du théâtre national d'Amiens, au théâtre 13, au TGP de St Denis, ou encore au palais des Arts. Il écrit et réalise « Les Chacals » série courte satirique sur les mœurs masculines. Il met en scène Molière, Marivaux, Von Horvath, Lars Noren, Durrenmatt, Feydeau, Copi, Tchekov...et en parallèle, depuis plusieurs années il transmet sa passion du théâtre aux élèves d'une école.



Sabrina Manac'h, a créé en 2002, la compagnie les Horzinzins, qui a remporté plusieurs prix dans différents festivals. En 2004, elle intègre la Cie PNT à Caen. Deux ans plus tard, elle monte sur Paris pour jouer dans la compagnie TMMT. Elle décide de suivre la formation Jacques Lecoq où elle rencontre Claire Golliot. L'envie d'autres horizons, l'amène à partir en Australie où elle travaille avec la compagnie Melbourne French Theater. De retour à Paris, elle travaille pour plusieurs compagnies (Cie Jadda, Cie La traverse, Cie Resonances...)



Claire Golliot, comédienne, metteuse en scène, en 2006, elle commence à travailler pour la compagnie des «Anonymes tp ». En 2007, elle part un an aux Etats- Unis ; elle y étudie le théâtre à l'Université d'Alabama où elle est retenue pour le rôle de Jocaste dans Oedipus de Sophocle. De retour en France, elle participe à la création d'un spectacle pour café-théâtre dont elle a le premier rôle avec la compagnie « Histoire d'eux », et elle entre à l'Ecole internationale Jacques Lecoq. Suite à cela, Claire travaille pour "La Cie des choses", "Les anonymes tp" et "l'Arlequin de l'esprit ».

Extraits:

« On a beau dire mais quand on s'appelle Claire Trésor c'est qu'on n'est pas née pour rien, qu'on n'est pas née, à coup sûr, en pure perte. On pourrait en avoir l'air d'être née en pure perte. On pourrait. Mais on n'y pense pas. On ne pense à rien. On le dit à Serge assis à côté.

« Serge, je ne pense à rien. Qu'est-ce que tu dis de ça ? »

Et qu'est-ce qu'il dit Serge ? Qu'est-ce qu'on sait de ce qu'il peut dire. Dans le foutu vacarme de cette foutue Fiat c'est fatal on n'entend rien. On répète.

« Serge, je ne pense à rien. Qu'est-ce que tu dis de ça ? »

De ça Serge il dit quelque chose qu'on saisit bien, cette fois, qui est qu'il dit :

« Question de moyen. Question de panne. »

Honnêtement, on ne voit pas, même à peu près, de quoi Serge parle, veut parler, si ce n'est de la Fiat. De quoi si ce n'est d'elle. On hurle.

« En panne la Fiat ! »

Et Serge qu'est-ce qu'il fait ? Il freine comme un malade. Comme un malade. » Claire





« Tous les jours Lia passe là. Lia ne sort pas de l'itinéraire. Ce qu'on peut dire d'elle encore c'est qu'elle a mille autres choses bien à elle. Elle en a mille très exactement. Mille oliviers dans leur champ. L'un près de l'autre serrés sur la colline de l'itinéraire. Les milles oliviers sont serrés comme une seule touffe. Comme mille cheveux noués. Comme ça. Là. Voilà. Sans aucune démêlure. Lia a bien à elle les mille oliviers de la colline. On a beau dire c'est ric-rac comme ça. » Lia



« Jamais il ne répond Serge. Il roule. Vers où ? La question pointe plusieurs fois de suite. Plusieurs fois on l'a ravalée avec la salive qui en bave de pas pouvoir parler, on se dit, histoire encore de rigoler tellement on est triste. A la fin on se dit qu'on verra, que tôt ou tard, il jugera bon de dire pourquoi on est tous en cavale. Comme là avec la Fiat, chevaux plus légers que des aigles, ma foi, tellement les pneus frôlent à peine.

On verra, on se répète, on ne dit rien que ça qui vient tout de même.

« A quoi tu penses, Serge ? A nous ? A Jeanne ? A ton boulot ? A la Fiat, tu penses ? » Claire

« Au dessus d'elle un nuage ne bouge pas. Il reste là, éclaté comme un chien écrasé. Des chiens comme ça il y en a beaucoup. Ce sont les chiens des fermes qui longent les deux côtés de l'autoroute, des fermes qui avant, se touchaient de près comme les gens.

Les gens et les fermes se touchaient de près.

Avant.

Depuis un bon moment les gens ne se touchent plus. Les voitures passent entres. Ils s'y sont faits. Pas les chiens. Ni les enfants qui veulent ça, eux, se toucher. Se toucher c'est jouer pour du vrai. Pas les enfants. Ni les chiens qui meurent, qui meurent, qui meurent.... » Lia



Contacts



**Maison des associations
15 passage Ramey-Boite 19
75018 Paris**

cie.nectars@gmail.com

06 74 55 52 71